

Suzanne.

Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort.

I.1

Suzanne.

Que les gens d'esprit sont bêtes !

I.1

Figaro.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien :

I 1

Figaro.

Vous vous fâchez, docteur ? Les gens de votre état sont bien durs ! Pas plus de pitié des pauvres animaux... en vérité... que si c'était des hommes !

I 3

Marceline.

Mon sexe est ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux ; mais sois considérée, il le faut.

L 5

Chérubin.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser.

I 6

Chérubin.

Pourquoi non ? elle est femme ! elle est fille ! Une fille, une femme ! ah ! que ces noms sont doux ! qu'ils sont intéressants !

I 6

Basile.

De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avais pensé...

Suzanne, *outrée*.

Des horreurs.

I 9

Le Comte, *embarrassé*.

Si je ne savais pas qu'amoureux, poète et musicien, sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

I 10

Figaro.

Deux, trois, quatre à la fois ; bien embrouillées, (*des affaires politiques*) qui se croisent. J'étais né

pour être courtisan.

Suzanne.

On dit que c'est un métier si difficile !

Figaro.

Recevoir, prendre, et demander : voilà le secret en trois mots.

II 11

La Comtesse.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes !

II 15

Antonio.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

II 21

Basile, à lui-même.

Ah ! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

Figaro.

Qu'une cruche.

II 23

Le Comte.

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres !

Figaro.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

III 5

Figaro.

Diable ! c'est une belle langue que l'anglais, il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam*, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ? entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon. (*Il tourne la broche.*) *God-dam* ! on vous apporte un pied de bœuf salé, sans pain. C'est admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excellent bourgogne ou de claret ? rien que celui-ci. (*Il débouche une bouteille.*) *God-dam* ! on vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches ? mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah ! *God-dam* ! elle vous sangle un soufflet de crocheteur : preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là, quelques autres mots en conversant ; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue ;

III 5

Le Comte.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

Figaro.

De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

III 5

Le Comte.

...Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

Figaro.

Je la sais.

Le Comte.

Comme l'anglais : le fond de la langue !

Figaro.

Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend ; surtout de pouvoir au delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point ; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux ; jouer bien ou mal un personnage ; répandre des espions et pensionner des traîtres ; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure !

III 5

Suzanne.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc ? C'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

III 9

Brid'oison.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part.

Figaro.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

Brid'oison.

Dan-ans quel temps ?

Figaro.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

Brid'oison.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous.

III 13

Brid'oison.

Mais je ne vais jamais san-ans elle, parce que la forme, voyez-vous, la forme ! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme !

III 14

Figaro.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus. Le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats, qui, suant à froid, criant à tue-tête, et connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir messieurs ; plus boursoufflés après, que s'ils eussent composé l'*Oratio pro Murena*.

III 15

Marceline, *s'échauffant par degrés*.

Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées !

Figaro.

Les plus coupables sont les moins généreux ; c'est la règle.

Marceline, *vivement*.

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes ! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse ; vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

III 16

Marceline, *exaltée*.

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire ; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ! Ah ! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié !

III 16

Figaro.

Oh ! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait, sans oser les divulguer : car toute vérité n'est pas bonne à dire ; et celles qu'on vante, sans y ajouter foi : car toute vérité n'est pas bonne à croire ; et les serments passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place,

le dernier mot de nos marchands : cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

IV 1

Basile.

.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement ?

Figaro.

D'en être cru le fils ; tu te moques de moi !

IV 10

V Scène III

FIGARO, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.*

Ô femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ?...

V 3

Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu, perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter !

V 3

Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*)

V 3

je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir.

V 3

ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices !

V 3

Le Comte.

L'amour... n'est que le roman du cœur ; c'est le plaisir qui en est l'histoire :

V 7

Le Comte.

Je ne sais : moins d'uniformité peut-être, plus de piquant dans les manières, un je ne sais quoi qui fait le charme ; quelquefois un refus, que sais-je ? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment (quand elles nous aiment !), et sont si complaisantes, et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir de trouver la satiété où l'on recherchait le bonheur.

V 7

Figaro.

Bien rosser et garder rancune est aussi par trop féminin !

V 8

Figaro.

J'étais pauvre, on me méprisait. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue.

V 18

Deuxième couplet.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, et chacun rit ;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts ont fait la loi. (*Bis.*)

V 19

Marceline.
Sixième couplet.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

V 19

BEAUMARCHAIS. Le Mariage de Figaro ou la Folle Journée. 1778